LÉON XIII

CONFÉRENCE

DONNÉE LE 27 FEVRIER 1893

A

L'UNIVERSITÉ-LAVAL

A L'OCCASION

DES NOCES D'OR ÉPISCOPALES

DE SA SAINTETÉ

PAR

L'abbé LOUIS-ADOLPHE PAQUET

Professeur à la faculté de Théologie

QUÉBEC

IMPRIMÉ PAR LÉGER BROUSSEAU

11 & 13, RUE BUADE

1893

LÉON XIII

CONFÉRENCE

DONNÉE LE 27 FEVRIER 1893

A

L'UNIVERSITÉ-LAVAL

A L'OCCASION

DES NOCES D'OR ÉPISCOPALES

DE SA SAINTETÉ

PAR

L'abbé LOUIS-ADOLPHE PAQUET

Professeur à la faculté de Théologie

QUÉBEC

IMPRIMÉ PAR LÉGER BROUSSEAU

11 & 13, RUE BUADE

1893

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
Ontario Council of University Libraries

http://www.archive.org/details/lonxiiiconfr00paqu

CONFÉRENCE SUR LÉON XIII

EMINENCE [1]

Mesdames, Messieurs,

L'Eglise est une armée, la seule vraiment permanente, et lorsque dans le tourbillon des choses périssables cette armée voit tomber son chef, sans se laisser abattre par le malheur dont elle est frappée, elle lève les yeux au ciel, invoque l'Esprit de conseil et attend, dans le calme d'une invincible assurance, le nouveau Moïse qui la guidera : car elle a les promesses de vie.

Pie IX venait de mourir. Martyr glorieux de la foi et de la vérité, du droit et de l'honneur chrétien, il avait pu répéter dans ses derniers moments les paroles de sublime tristesse d'un de ses prédécesseurs : " J'ai aimé la justice et haï l'iniquité : voilà pourquoi je meurs prisonnier ; " et il emportait dans la tombe, avec l'estime, les regrets, l'inconsolable douleur de deux cents millions de catholiques, l'admiration de l'univers entier.

1—Son Em. le Card. Taschereau, archevêque de Québec.

Toutes les puissances de l'Europe, en proie aux agitations et aux prévisions les plus diverses, tenaient les yeux fixés sur Rome, sur les cardinaux, sur le conclave d'où allait bientôt sortir, par un libre suffrage, le successeur du Prince des Apôtres. Qui serait appelé à recueillir le vaste héritage légué par cette dynastie dix-neuf fois séculaire, toujours attaquée et toujours debout ? Où trouver l'homme éminent, capable de ceindre la tiare de l'illustre Pontife défunt, de porter et de soutenir sa gloire ; possédant assez de sagesse, assez de force, assez de prudence pour conjurer l'orage déchaîné de toutes parts par les suppôts de l'enfer sur l'Eglise et sur le monde ?

Pendant que ces questions volaient de bouche en bouche et agitaient tous les esprits, soudain du haut du balcon de la Basilique Vaticane, en face de la place de S. Pierre, où une immense multitude, inquiète et frémissante, attendait l'issue de l'élection, retentissent ces paroles : " Je vous annonce une joyeuse nouvelle ; nous avons un Pape, l'Eminentissime et Révérendissime Joachim Pecci, cardinal-prêtre, du titre de S. Chrysogone, qui a pris le nom de Léon XIII." En un instant ce nom magique a fait le tour de Rome et l'écho télégrafique l'a porté, répercuté sur tous les rivages de la terre.

Mesdames et Messieurs, la Providence divine, en

marquant du sceau des élus le front de Joachim Pecci, cardinal-évêque de Pérouse, venait de donner à l'Eglise l'un de ses plus grands Papes, à la chrétienté et au monde l'une des gloires les plus pures, les plus élevées, les plus rayonnantes qui aient jamais brillé dans l'histoire.

Tous les Papes sans doute, par cela même qu'ils sont établis Pasteurs suprêmes de l'Eglise, participent aux promesses d'infaillible assistance dont l'Esprit de lumière est la source ; mais, d'un autre côté, tous, nous le savons, n'ont pas reçu du ciel les mêmes talents, les mêmes dons, les mêmes dispositions naturelles. Il y a en eux comme deux éléments parfaitement distincts, le divin et l'humain : par l'un ils se ressemblent et par l'autre ils diffèrent. Quand Dieu choisit un homme pour lui confier le sceptre des âmes, il joue le rôle de l'artiste dont l'habile instrument fait jaillir des entrailles du marbre un Apollon ou un Moïse. Plus ce marbre est pur et riche, plus l'œuvre d'art est belle. De même, plus celui que la Providence appelle des rangs du Sacré-Collège au gouvernement de l'Eglise possède de qualités et d'aptitudes natives, plus aussi, selon le cours ordinaire des évènements, son règne doit être fécond en œuvres salutaires.

Or, ce qui distingue et caractérise le Pape Léon XIII, ce qui parmi tant de nobles et vénérables figures du pontificat romain fait ressortir d'un éclat

particulier cette imposante physionomie, c'est l'admirable équilibre de toutes ses facultés, cette unité parfaite, cette harmonie supérieure des forces vives de son âme, c'est ce double rayonnement des deux génies qui résument toute la puissance humaine : le *génie de la pensée* et le *génie de l'action*.

Léon XIII est à la fois homme de science et homme de lettres, homme de conseil et homme de commandement. Il a le savoir d'un Benoît XIV, la culture d'un Léon X ; à la bonté de Pie IX il unit la fermeté, l'intrépidité de Grégoire VII. Et s'il me fallait chercher, dans l'histoire de tant de Pontifes, celui dont le caractère, la science et le prestige offrent, dans un ensemble de mérites suréminents, le plus d'analogie avec les dons si rares du Pontife actuel, je nommerais Innocent III, cette gloire du moyen âge, dont l'amour du vrai et du beau, joint à l'amour de Dieu, de l'Eglise et des âmes, éleva la Papauté à un si haut degré de puissance et lui valut dans ses relations avec le monde politique ce suprême ascendant sur les pouvoirs terrestres qu'elle n'eut pas toujours dans la suite, mais qu'elle exerce si merveilleusement aujourd'hui.

I

Le premier titre de Léon XIII à l'estime et à l'admiration de ses contemporains, c'est, Mesdames et Messieurs, l'élévation de son esprit, cette forte culture intellectuelle qui en fait non pas seulement un lettré, mais surtout un savant.

Que faut-il entendre par ce nom, si glorieux en lui-même, mais donné de nos jours, par une confusion étrange, aux médiocrités les plus vulgaires ? Suffit-il pour être savant d'avoir su emmagasiner dans les replis de sa mémoire un certain nombre de faits, de pouvoir avec assurance aligner les principales dates, les principaux noms de l'histoire, ou encore de pouvoir décrire les divers phénomènes, physiques et cosmologiques, que le monde des corps nous présente ? Non, certainement non. Si une pâle érudition se contente de ces connaissances, la science demande plus. Elle veut que l'intelligence, s'élevant au-dessus des faits recueillis par les sens ou par les annales des peuples, pénètre leurs causes intimes, recherche les principes premiers qui régissent l'univers, mette en lumière les lois générales auxquelles sont soumises d'un côté les forces mécaniques et de l'autre les forces morales. Sans cela, la nature, l'histoire, le genre humain demeurent livres fermés.

Telle est la vraie notion de la science bien comprise, et tel est aussi le secret de cette puissance intellectuelle qui fait que Léon XIII commande en souverain aux esprits de son siècle, comme docteur de la foi d'abord, mais, de plus, comme champion et interprète éclairé de la raison humaine. Les protestants le lisent ; les incrédules le redoutent ; tout l'univers l'admire. C'est qu'il exerce sur tous la suprématie de l'idée.

Etudiez, analysez les splendides documents émanés de cette plume féconde : vous y verrez partout la trace d'une intelligence cherchant le pourquoi des choses, interrogeant leur nature, remontant à leurs causes premières et sillonnant, pour les reconnaître, toutes les avenues de la vérité. Quand Léon XIII s'empare d'un sujet, il le domine, il l'enserre, il le subjugue en quelque sorte sous l'étreinte vigoureuse et irrésistible de sa pensée. Ou bien encore cette pensée ressemble à un vaste fleuve, allant prendre sa source au pied des monts les plus reculés, descendant avec calme de ces hauteurs lointaines, s'enrichissant le long de son cours de rivières tributaires, puis roulant à travers la plaine, dans un lit large et profond, ses eaux limpides et pures, principe de fécondité, de prospérité et de vie. Prenons, par exemple, les lettres si célèbres sur l'*Eglise et la civilisation*, publiées par l'auteur, encore évêque de Pérouse, peu de temps avant son accession au trône

pontifical. Léon XIII, d'après sa méthode, commence par y définir ce qu'est la civilisation véritable : il la place dans le développement réglé et harmonique de toutes les forces de l'humanité, forces matérielles, morales et intellectuelles. Puis, partant de ce principe, il démontre avec une logique aussi serrée que persuasive et à laquelle aucun point n'échappe comment l'Eglise, par ses doctrines si sages sur le travail, sur le repos du dimanche, sur le rôle que tient l'homme au sein de la création, par le bras de ses moines et les œuvres de ses enfants, a favorisé le bien-être des classes sociales ; comment aussi, gardienne infaillible de la vérité et de la morale, par ses lois, ses enseignements, par le type divino-humain qu'elle a proposé au monde et qui est comme l'incarnation du vrai, du beau et du bien, elle a contribué d'une manière efficace au perfectionnement le plus élevé des êtres rationnels.

Pour mieux vous montrer, Messieurs, quelle noblesse, quelle ampleur, quelle saisissante éloquence Léon XIII sait donner au mouvement de sa pensée, permettez que je vous cite cette page si remarquable, dans laquelle il décrit la souveraineté de l'homme sur les forces de la matière. [1] " A côté, dit-il, du zèle pour la gloire de Dieu s'allume dans l'Eglise un autre amour non moins ardent : c'est l'amour pour l'homme, le vif désir qu'il soit rétabli dans tous les

1—*L'Eglise et la civilisation :* 1ère partie.

droits que lui donna son Créateur. Or, l'homme a reçu de Dieu, pour son héritage dans le temps, cette terre où il vit et dont il a été établi le seigneur. La parole qui retentit au matin de la création : "Soumettez-vous la terre et dominez-la," [1] n'a jamais été retirée. S'il avait persévéré dans l'état de grâce et d'innocence, l'homme aurait exercé son empire sans effort, la soumission des créatures aurait été spontanée, tandis qu'aujourd'hui la domination est pénible et les créatures ne subissent le joug que contraintes par la violence.

" Toutefois, le domaine subsiste encore, et l'Eglise, qui est une mère, ne peut rien avoir de plus à cœur que de le voir s'exercer, que de voir l'homme se montrer ce qu'il est en réalité : le seigneur de la création. Or, ce droit s'exerce lorsque le roi des créatures, déchirant les voiles qui recouvrent ses possessions, ne s'arrête point à ce qui tombe sous ses yeux et à ce qu'il touche de ses mains, mais pénètre dans le cœur même de la nature, recueille les trésors de fécondité que récèlent les forces qui s'y trouvent et les utilise à son profit et au profit d'autrui.

" Comme il apparaît beau et majestueux, ô nos bien-aimés diocésains [2], l'homme quand il com-

1—Gen., I. 28

2—Les fidèles du diocèse de Pérouse, dont Léon XIII était alors évêque.

mande à la foudre et la fait tomber impuissante à ses pieds ; quand il appelle l'étincelle électrique et l'envoie, messagère de ses volontés, au fond des abîmes de l'océan, au-delà des montagnes abruptes, à travers les plaines interminables ! Comme il se montre glorieux alors qu'il ordonne à la vapeur d'attacher des ailes à ses épaules et de le conduire avec la rapidité de l'éclair, par mer et par terre ! Comme il est puissant par son génie, quand il enveloppe cette force elle-même, la rend captive et la conduit, à travers les sentiers qu'il lui a tracés, pour donner le mouvement et comme l'intelligence à la matière brute, laquelle se substitue ainsi à l'homme et lui épargne les plus dures fatigues ! Dites-moi, nos très chers diocésains, n'y a-t il pas en lui comme une étincelle de son Créateur. quand il évoque la lumière et la fait jaillir au milieu des rues de nos cités pour éclairer les ténèbres de la nuit et remplir de ses splendeurs les vastes salles et les palais ?

" Et l'Eglise, cette mère qui suit avec tendresse les progrès de ses fils, est si loin de vouloir y mettre obstacle qu'elle se réjouit et tressaille d'allégresse en les voyant. "

Je tenais, Mesdames et Messieurs, à vous citer cette page qui nous donne une si belle idée et du style de Léon XIII et surtout de l'art merveilleux avec lequel il sait rattacher à la thèse principale les évolutions de sa pensée.

Un génie de cette trempe, muni de fortes études sur la philosophie, métaphysique et morale, sur la théologie, le droit, tant civil que canonique, était bien fait pour présider, dans nos jours d'aveugles préventions, aux destinées de l'Eglise. Jamais en effet la science, à la fois divine et humaine, ne fut plus nécessaire au gouvernement ecclésiastique. Il y a des temps où pour un Pape c'est assez d'affirmer : il y en a d'autres où de plus il lui faut démontrer. C'est le besoin de notre époque, de ce siècle défiant, chercheur, raisonneur ; et certes la Providence, dans son infinie sagesse, ne pouvait satisfaire plus opportunément à ce besoin qu'en nous donnant, comme elle l'a fait, un Pape philosophe, un penseur et un savant.

N'ignorant pas ce que l'opinion exige de tout homme public, appelé à gouverner, ce Pontife aux vues éclairées, larges et synthétiques, s'est présenté au monde, tenant en main un programme. Que renfermait ce programme ? Quelles étaient ses clauses principales, ses articles fondamentaux ? On les résume en trois mots : accord de la foi et de la raison, union de l'Eglise et de l'Etat, harmonie entre les hautes classes et les classes ouvrières. Oui, en posant le pied sur les degrés du trône, Léon XIII a dit aux peuples : " Voici le programme que je vous apporte, la charte que je vous propose et qui sera votre salut ; car elle répond au triple besoin, elle

pourra clore le triple schisme de nos temps malheureux. La raison humaine, affranchie de la tutelle de la foi, se précipite vers sa ruine : je veux rétablir l'accord entre ces deux puissances. L'Etat fait à l'Eglise une guerre déloyale : il faut que la lutte cesse, qu'une franche et solide union cimente les rapports de ces deux sociétés. Dans l'industrie moderne, le patron opprime l'ouvrier, l'ouvrier mécontent s'insurge contre le patron : il importe donc de bien définir les rôles respectifs du capital et du travail, d'harmoniser ces deux facteurs de la richesse publique, sans préjudice pour les droits de l'un, sans mépris pour la faiblesse et la condition de l'autre, et de ramener ainsi le vrai bonheur social. Ce programme de paix et d'union, cette charte conciliatrice, peuples chrétiens, acceptez-la : mettez-la à la base de toutes vos institutions ; faites-en la pierre angulaire de tous vos travaux et de tous vos progrès, car elle porte avec elle l'empreinte d'une sagesse sur laquelle le temps ne peut rien. Bien différente des chartes humaines, elle a été formulée dans l'éternel conseil des trois Personnes divines elles-mêmes ".

Il serait trop long, Mesdames et Messieurs, d'analyser même sommairement chacune des Encycliques dans lesquelles le S. Père, développant son programme, réalise depuis quinze ans avec une étonnante fidélité les promesses mémorables de son pontificat,

Trois de ces documents semblent primer tous les autres et marquer par leur éclat l'apogée doctrinale du règne de Léon XIII.

C'est d'abord l'immortelle Encyclique *Æterni Patris*, l'une des premières qui aient attiré l'attention du monde catholique et par laquelle devait commencer l'œuvre de réformation, de relèvement et de perfectionnement entreprise par son auteur ; car, dans cette lettre, Léon XIII y établit d'une façon magistrale les principes et les assises de la science rationnelle, point de départ de tout vrai progrès. La philosophie scolastique, dans la personne de son plus digne représentant, Thomas d'Aquin, y est comblée d'éloges et proposée aux écoles comme le type et le fondement de toutes les études sérieuses, comme le remède aux égarements et aux mille fluctuations de la science contemporaine. L'intelligence étant la reine du monde, assainir ses idées, c'est faire œuvre par là même de régénération sociale.

Pour descendre de ces régions sur un terrain plus concret, l'auguste Pontife fit paraître en 1885 cette autre fameuse Encyclique *Immortale Dei*, laquelle avec des accents jusque-là inouïs et une autorité souveraine traitait de la constitution chrétienne des Etats. La presse entière applaudit ; l'Ancien et le Nouveau Monde s'émurent, et des deux hémisphères on vit affluer vers la Chaire Apostolique

des lettres enthousiastes d'adhésion sans réserve et de profonde admiration. Jamais Rome n'avait encore, par une parole aussi nette, aussi dégagée et aussi formelle, jeté tant de lumière sur les graves et brûlantes questions qui passionnèrent si ardemment notre siècle. Ce monument grandiose de la sagesse pontificale restera comme le code le plus fécond et le plus parfait du Droit public et social. Après avoir défini les éléments constitutifs des deux sociétés-sœurs, la société civile et la société religieuse, et montré l'incontestable supériorité de cette dernière sur la première, Léon XIII retrace avec complaisance l'idéal de l'Etat chrétien : il fait voir les rapports de confiance réciproque et de bienveillante harmonie qui devraient toujours régner entre deux pouvoirs faits pour s'entendre. Puis, venant à considérer le soi-disant *droit nouveau* introduit par la révolution, il renouvelle les condamnations fulminées à si juste titre par l'auteur du Syllabus, puis enfin, dans des pages d'une clarté et d'une précision vraiment incomparables, il dissipe tous les nuages et met fin à toutes les équivoques.

Mais l'œuvre d'apaisement, de reconstruction sociale n'était pas encore achevée. Vers les hauteurs du Vatican montait, montait la plainte de ces milliers d'ouvriers qui cherchent dans le travail le pain de leur famille et ne trouvent pour prix de leurs sueurs que l'exténuation du corps et la ruine cent fois plus

funeste de l'âme. Emu de ces clameurs, Léon XIII s'est penché vers le peuple comme pour mieux entendre le cri de sa misère et les pulsations de son cœur, et saisi d'une immense compassion semblable à celle que son divin Maître éprouva un jour à la vue des foules affamées, il s'est écrié lui aussi dans un transport d'inexprimable charité : " *Misereor super turbas*, j'ai pitié de ce peuple, j'ai pitié de cette multitude qui travaille et qui souffre, et au nom de Celui qui n'a pas dédaigné de prendre notre chair pour en calmer, pour en sanctifier les souffrances, je veux la secourir."

Tout le monde se rappelle l'inoubliable Encyclique *Rerum novarum*, dans laquelle le savant Pontife, combinant sa science de docteur et son amour de père, aborde le terrible problème de la question ouvrière et, avec une sainte liberté digne des premiers apôtres, détermine tous les droits comme aussi tous les devoirs, fait la part des gouvernements, la part de l'ouvrier, la part du patron, place au-dessus de tous l'action bénie de l'Eglise et propose les plus sûrs moyens de maintenir la paix dans l'équité et la justice. Il faut lire et relire, méditer et approfondir cette lettre, si neuve de forme et si pleine d'enseignements. Un écrivain de renom l'a jugée avec éloquence : " C'est, dit-il, le baiser du Christ à ses pauvres et l'embrassement du peuple par l'Eglise." " Le Pape a vu la société moderne coupée en deux

armées ennemies, et il est descendu au milieu des combattants rangés en bataille et, entre les deux camps, il a planté la croix." Dans la croix en effet se trouve l'unique solution efficace de ce grand problème, et Léon XIII, en arborant de sa main pacificatrice sur l'atelier et sur l'usine cet emblème d'unité, de charité et de pardon, a mérité aux yeux de l'histoire le titre impérissable de bienfaiteur du peuple, d'ami et de père des pauvres.

L'influence doctrinale du Souverain Pontife actuel s'explique suffisamment sans doute par l'élévation de pensée, l'opportunité d'enseignement, la largeur et parfois aussi la hardiesse de vues qui caractérisent ses écrits ; mais elle s'explique mieux encore, si on tient compte des charmes extérieurs que la vérité revêt sous sa plume.

Chose digne de remarque et cependant peu connue d'un grand nombre de personnes, Léon XIII est un homme de lettres dans toute l'acception du terme, un classique de haute lignée, un humaniste fin, délicat, distingué, et depuis le jour où il remportait dans les salles du Collège romain, après de brillantes études, les premiers prix de latin et de grec jusqu'aux années laborieuses de son pontificat, il n'a cessé d'associer dans son amour au culte de la science le culte de l'art de bien dire. Le beau, Mesdames et Messieurs, n'est-il pas proche parent du vrai, et n'a-t-il pas reçu de Dieu même l'honorable

mission d'en refléter les splendeurs ? " La parole, a dit un auteur, est le lien des esprits ", et plus ce lien a de force, plus il possède de grâces et d'attachantes beautés, plus aussi il devient facile de captiver les intelligences dans l'unité de doctrine. Léon XIII a voulu prouver que l'Eglise catholique comprend ces vérités, qu'elle a été et qu'elle reste toujours l'asile protecteur des sciences et des lettres, qu'elle sait, dans toute la mesure de sa prudence et de sa discrétion, emprunter à l'antiquité la langue de ses historiens, de ses orateurs, de ses poètes, pour élever ces formes de l'art, les animer de son souffle, les féconder de son génie et faire servir au triomphe et à la diffusion du christianisme ces ailes vigoureuses et resplendissantes de la pensée. Voilà pourquoi toutes les Encycliques, toutes les lettres pontificales parues depuis quinze ans sont des modèles de littérature : voilà pourquoi le Pape actuel est un Cicéron chrétien.

Léon XIII écrit en artiste. Sa phrase, taillée dans le marbre de la plus pure latinité, est d'une beauté sculpturale, et on dirait qu'en la façonnant il veut enchâsser comme dans un écrin le riche trésor de ses conceptions. Un charme tout-puissant rayonne de son style. Tout y concourt à flatter l'esprit : et le choix des expressions, et la justesse des rapprochements, et le rythme des périodes, et le nerf du langage, et cette grave mélodie dont les

sons de la langue latine, heureusement combinés, portent en eux le secret.

Faut-il, d'ailleurs, s'étonner d'un tel mérite et d'une telle gloire ? Léon XIII n'est pas seulement l'écrivain savant et lettré qui sait manier la prose, " ce mâle outil " comme l'appelle Veuillot ; mais il est de plus, Mesdames et Messieurs, plusieurs l'ignorent peut-être, un favori des Muses.

Oui, Léon XIII est poète ; car la poésie est divine. Elle reçut sa consécration dans les pages rhythmées de la Bible. Pourquoi serait-elle indigne de la gravité d'un Pontife romain ?—A douze ans, Joachim Pecci, étudiant à Viterbe, accueillait par un quatrain des mieux réussis pour cet âge un vénérable religieux qui était venu visiter le collège. Depuis lors, cédant à ses goûts, il s'est plu à entretenir avec les Muses chrétiennes ce commerce des grandes âmes dont l'exquise sensibilité, semblable aux cordes d'une lyre, s'émeut spontanément sous le souffle des divins accords. Ne suffit-il pas d'avoir contemplé cette figure radieuse, éclairée, idéalisée par une lumière céleste, pour comprendre tout ce qu'il y a, sous le voile dont elle s'enveloppe, de vibrantes harmonies et de mystérieuses élévations ?

Les travaux incessants, les innombrables sollicitudes du Souverain Pontificat n'ont pu paralyser les élans de cette âme ni étouffer ses accents.

Lorsque, il y a trois ans, l'Eminentissime Joseph Pecci fut enlevé par la mort à l'affection de son frère et à l'admiration de toute l'Eglise, le S. Père, pour mieux honorer la mémoire de celui que la science et le dévoûment, non moins que les liens du sang, unissaient si étroitement à son auguste personne, composa en latin un ravissant dialogue où l'on ne sait qu'admirer davantage, de la beauté des sentiments ou de la perfection du style. Rien de plus gracieux, de plus tendre ni de plus sublime dans sa touchante simplicité.

C'est Joseph, le frère du ciel, qui le premier, du haut de sa gloire, adresse la parole [1] à son frère de la terre :

" J'ai satisfait, dit-il, à la justice divine, et me voici introduit dans les célestes parvis. Mais toi, de quelle lourde charge tu es encore accablé ! Prends courage et d'un bras toujours confiant lance sur la haute mer la barque de l'Eglise :

Sume animum : fidens cymbam due æquor in altum.

Tes travaux ne resteront pas stériles ; mais cependant, Joachim, si tu veux atteindre le ciel et échapper aux flammes vengeresses, souviens-toi qu'il te faut laver tes fautes dans les larmes de la pénitence."

Et Joachim de répondre :

1—Nous ne pouvons donner ici qu'un pâle aperçu de cette charmante petite poésie.

"Oui, frère, tant que je vivrai, je ne cesserai de gémir et de pleurer sur mes fautes. Toi, de ton côté, puisque tu jouis du bonheur des saints, n'oublie pas celui que les ans ont courbé sous leur poids et que mille soucis dévorent. Pendant qu'il lutte contre les flots et l'horrible tempête, soutiens-le de tes prières, console-le souvent de ton regard fraternel."

Léon XIII avait tracé à la raison humaine le chemin de la vérité : il a voulu, par son exemple, rappeler à la poésie les vraies sources de l'inspiration, la transformer, la diviniser, en lui montrant pour idéal non cette nature grossière, cette matière vile et abjecte dont le spectacle abaisse l'âme, mais ces beautés d'un ordre supérieur qui élèvent, ennoblissent, qui agissent efficacement et sur l'esprit pour le charmer et sur le cœur pour le purifier, pour le rendre meilleur.

II

Toutefois, Mesdames et Messieurs, les doctrines les mieux établies, les théories les plus fécondes demeureraient souvent lettre morte sans une main assez énergique pour les réduire en pratique. Autre chose est de bien penser, autre chose est d'appliquer sa pensée à l'action. Tel fut grand philosophe, théologien éminent, orateur puissant et convaincu, qui ne sut jamais gouverner. La conduite des

hommes et des choses requiert en effet des aptitudes spéciales dont les meilleurs esprits, nécessairement limités, sont parfois presque entièrement dépourvus.

Il s'en trouve néanmoins dont l'excellence singulière échappe à cette faiblesse, et, je me hâte de l'affirmer sans crainte d'être contredit, Léon XIII est de ce nombre. Autant son intelligence a de force pour concevoir, autant son activité a de ressources pour exécuter. On sent qu'il participe, dans la mesure la plus élevée, à la puissance de Celui en qui penser est dire, en qui dire est agir. Dans l'espace de quelques années, Léon XIII a accompli le travail de tout un siècle.

Quelle renaissance d'abord, quel regain de vitalité, d'initiatives et d'efforts dans l'ordre intellectuel ! Nous assistons à un mouvement qui, commencé sous Pie IX, mais puissamment accéléré par l'énergie de son successeur, va grandissant de jour en jour et prépare à l'Eglise du Christ ce rayonnement doctrinal dont les fastes pholosophiques et théologiques du moyen âge nous offrent un si bel exemple. Rome voit croître chaque année le nombre de ses séminaires, doubler et quadrupler le nombre des ses élèves. De nouvelles sociétés se fondent ; des académies de St-Thomas, modelées sur celles que le Pape soutient de ses deniers, surgissent de toutes parts. Fribourg, Washington et tant d'autres centres d'études, ajoutent à la gloire des universités déjà existantes. Les

revues se font plus sérieuses. Des congrès catholiques internationaux plantent sur la route des siècles les jalons de la vraie science. Léon XIII établit lui-même pour le clergé italien une école de haute littérature. De plus, rivalisant avec les savants modernes, il commande qu'on érige au sommet de son palais un vaste observatoire, nouveau symbole de cette sagesse dont le regard embrasse l'univers ; et, afin de prouver à tous que l'Eglise dont il est le chef ne craint pas la lumière, qu'elle n'a rien dans son histoire, rien dans ses œuvres, rien dans sa vie dont elle redoute les révélations, il ouvre toutes grandes aux savants de tous les pays, amis et ennemis, protestants comme catholiques, les portes jusque là fermées des Archives Vaticanes.

Que voyons-nous encore dans l'ordre moral et disciplinaire ? Un Pontife qui, bien qu'absorbé par les travaux intellectuels et la grande mission sociale dont il s'est fait l'apôtre, sait cependant descendre dans les moindres détails de l'administration pastorale et procurer de toutes manières le bien de son troupeau.

Archevêque de Pérouse, il avait pendant trente-deux ans versé sur ce diocèse tous les trésors de son âme. Pape, il sentit son cœur, au contact du cœur de St-Pierre, s'embraser d'un amour plus généreux encore, et quells flammes en ont jailli ! Toutes les œuvres catholiques ont reçu de sa main une impul-

sion nouvelle. Ses Encycliques sur le Rosaire, sur la dévotion à la Ste-Famille comme aussi sur le Tiers-Ordre de St-François d'Assise, exhalent les parfums de la piété la plus tendre. Avec quelle émotion, lui vieillard octogénaire immobilisé par l'âge et la captivité, il rappelle[1] les temps éloignés —doux souvenirs de sa jeunesse—où, enrôlé comme sa pieuse mère sous l'illustre bannière du Patriarche Séraphique, " il gravissait joyeux et empressé les monts sacrés de l'Alverne " et allait visiter ces lieux, témoins de l'impression des stigmates de l'amour divin !—Léon XIII a eu l'honneur de rétablir en plusieurs pays la hiérarchie catholique, en Ecosse, chez les Slaves, puis sur cette terre d'Afrique si riche de gloires historiques profanes et religieuses, et de préparer ainsi à l'Eglise de nouvelles joies et de nouveaux triomphes. Nous ne dirons pas tout ce qu'il a fait pour propager la foi dans les contrées infidèles et soutenir les missions d'Orient : ce récit serait trop long, et d'ailleurs d'autres travaux, un autre apostolat réclame toute notre attention.

C'est Lacordaire qui a dit : " Les hommes de génie tiennent le sceptre des idées comme les hommes d'Etat tiennent le sceptre des choses. " Léon XIII, Mesdames et Messieurs, possède le rare privilège d'unir ces deux sceptres ; car en lui l'homme de génie donne la main à l'homme d'Etat,

1—Encyclique *Auspicato concessum.*

le penseur se confond avec le politique, le philosophe avec le diplomate.

On a défini la diplomatie : l'art de cacher sa pensée. Sans discuter le mérited'une telle définition ni surtout le mode d'agir qui a pu y donner lieu, je serai plus serieux en définissant la politique des Papes : l'art de faire servir, par toutes les voies légitimes, au bien de la religion les actes des individus et le mouvement des sociétés. Pour exercer cet art avec profit pour les âmes et sans péril pour la foi, deux vertus sont nécessaires : la fermeté et la prudence ; la fermeté qui s'attache inviolablement aux principes et ne souffre aucun compromis tendant à rabaisser la dignité du Saint-Siège ; la prudence qui s'appelle tour à tour modération, habileté, souplesse, et qui consiste à tirer partie de la disposition des hommes et de la condition des choses pour le plus grand bien de l'Eglise.

Or, personne ne contestera que ces vertus capitales forment la base des brillants succès diplomatiques qui ont jeté tant de lustre sur la carrière pontificale de Léon XIII. Léon XIII est un esprit ferme et en même temps pondéré : il sait mettre dans ses procédés de la douceur, de l'aménité, une prudence calme, habile et prévoyante ; il sait aussi être fort, inébranlable, inflexible. " Pourquoi lui demandait-on au lendemain de son élection, avez-vous pris le nom de Léon ?—Parce que, répondit-il, Léon XII a

été le bienfaiteur de ma famille, mais aussi parce que Léon signifie lion et que la vertu qui me sera le plus nécessaire est la force du lion. " On a voulu, bien à tort, ranger le Pape actuel sous les drapeaux d'un parti. C'est une injure ; Léon XIII n'est l'homme d'aucune école, ou plutôt, je me trompe, il appartient à une grande école fondée par le plus grand maître, la seule vraie, la seule catholique, l'école du Maître divin qui s'armant d'un fouet vengeur chassa un jour du temple les trafiquants sans vergogne et ne craignit pas non plus, mû par sa charité, d'aller s'asseoir à la table du publicain.

Dès les premières années de son sacerdoce, Joachim Pecci fut chargé, comme délégué papal, des missions les plus difficiles, à Bénévent d'abord, puis dans l'Ombrie où il fit preuve d'un courage intrépide et de rares talents administratifs. La nonciature de Belgique, dont il sut remplir les devoirs avec un tact parfait, acheva de mettre en relief ses hautes qualités diplomatiques. Le roi Léopold le vit s'éloigner avec chagrin et sollicita pour lui du Pape Grégoire XVI, en récompense de ses services, les honneurs de la pourpre. Avant de rentrer à Rome, le jeune prélat, avide de s'instruire sur la nature de la société moderne et l'organisme varié de ses institutions, consacra quelques mois à visiter l'Angleterre et la France, ne soupçonnant guère alors l'usage que la Providence l'appellerait

un jour à faire de toutes ces connaissances dans le gouvernement suprême des nations.

L'œuvre diplomatique, poursuivie par Léon XIII, est contenue dans ces deux mots : *pacification religieuse* et *restauration sociale*.

Quand je dis pacification religieuse, il ne faut pas se méprendre sur le sens de cette parole. Le successeur de Pie IX, héritier de la foi et du zèle de ce saint Pontife, ne pouvait évidemment, sans forfaire à son devoir, s'abstenir de prendre les armes et de défendre pied à pied le terrain catholique usurpé par les ennemis de l'Eglise. Le *non possumus* est de tous les siècles : il devait combattre et il l'a fait. Il n'a cessé de revendiquer, aux yeux du monde entier, avec ses domaines envahis par la révolution, l'indépendance du S. Siège. Il a dénoncé à diverses reprises et tout récemment encore, par d'énergiques accents, les menées ténébreuses des sectes maçonniques qui complotent la ruine de catholicisme. Il a de plus, dans une Encyclique qu'on ne saurait trop méditer, condamné sous toutes ses formes l'erreur pernicieuse du libéralisme moderne et rayé ce mot du langage chrétien.

Mais, pendant que d'une main il protégeait ainsi les fondements de la foi et les intérêts de la Papauté, de l'autre, il s'efforçait, par toutes les voies et toutes les ressources de sa diplomatie, d'obtenir pour les catholiques persécutés ou en souffrances des condi-

tions plus favorables. Ce travail a porté et portera ses fruits.—En Orient, par exemple, grâce à l'habileté et à la clémence du S. Père, grâce encore au crédit dont il jouit près de la Porte, les dissensions arméniennes qui désolaient l'Eglise d'Asie ont pris fin. Un courant de sympathie s'est établi dans ces contrées vers Rome et le S. Siège, et le jour n'est pas éloigné—tout du moins le présage—où la Papauté triomphante reconquerra sur le schisme grec ces peuples infortunés qui les premiers virent briller au firmament des âges l'étoile de la Rédemption. L'infidélité elle-même s'est inclinée devant Léon XIII. Convaincus par ses lettres—vrais chefs-d'œuvre de haute politique—de l'influence que le christianisme exerce sur la paix et le bonheur des nations, les empereurs de la Chine et du Japon ont promis protection pour les missionnaires catholiques.

En Occident, qui ne connait les bienfaits inappréciables de cette même action sociale ? Sans parler de l'Autriche, de l'Espagne, du Portugal, ni de l'Angleterre ni de la Belgique, elle a empêché la France, dominée par les sectes, de déchirer les dernières pages du concordat. Elle a inspiré à la Russie des sentiments plus équitables. Partout elle entretient une sorte d'équilibre, de force pondératrice avec laquelle les gouvernements même les plus hostiles sont obligés de compter. Mais c'est surtout en Allemagne, la patrie de Luther, la patrie de Frédéric

II et par adoption aussi de Voltaire, que le génie de Léon XIII a remporté son plus beau triomphe.

En 1878, l'Eglise catholique allemande, notamment dans la Prusse, présentait aux regards le spectacle le plus lamentable. Les ordres religieux bannis, plusieurs séminaires fermés, des Evêques condamnés à la prison ou à l'exil, quantité de paroisses privées de leurs pasteurs, sans sacrements et sans culte, toutes les sources de l'éducation atteintes et viciées : tels étaient les tristes effets des fameuses lois de Mai qui couvraient depuis six ans d'un voile d'iniquité la persécution religieuse. L'orgueil germanique, luthérien et anti-romain, enflé par le succès des récents événements politiques et militaires, s'était dressé dans toute sa puissance et on eût dit qu'il voulait venger l'humiliation de Canosse.—Pendant ce temps, le socialisme, sortant de l'ombre des conventicules, faisait entendre sa voix menaçante. Les catholiques, de leur côté, accentuaient leurs griefs : le parti du Centre s'organisait, et un malaise profond pesait sur toute l'Allemagne.

Léon XIII, à peine élu Pape, se hâte de renouer des relations avec Berlin. Il écrit diverses lettres à l'empereur Guillaume et d'un ton calme et digne insiste sur la nécessité de clore cette lutte déplorable, désastreuse pour l'Eglise et fatale à l'Etat lui-même. L'Encyclique qu'il fit paraître, dès le début de son règne, contre les socialistes, produisit sur l'Empereur

et sur son Chancelier l'impression la plus favorable. Des négociations furent entamées. Elles marchaient lentement, lorsque soudain éclata au sujet des îles Carolines ce terrible différend qui faillit allumer la guerre entre l'Allemagne et l'Espagne. Comme pour préparer de loin un changement de front sur la question religieuse, mais aussi en réalité se faisant à son insu l'instrument de la Providence, Monsieur de Bismark eut l'idée de proposer à l'Espagne, comme moyen définitif d'apaiser le conflit, l'arbitrage décisif du Pape. Cet acte, qui rappelait les plus beaux jours de la Papauté, mettait en pleine lumière la sagesse de Léon XIII, le prestige de son nom et l'autorité de sa parole. Ce prestige s'accrut encore quand le S. Père, par son influence sur le parti du Centre, assura l'heureuse issue d'une mesure législative, chère au Prince-Chancelier. La bataille était gagnée. Bientôt en effet un projet de loi, longuement élaboré, fut proposé et adopté, lequel, sans être parfait, mettait un terme à la lutte et réparait, du moins en partie, les criantes injustices faites aux catholiques. Ce fut alors que M. de Bismark écrivit à Léon XIII une lettre de remercîment commençant par le mot *Sire*, dans lequel tout le monde sut voir, avec l'expression de la gratitude du ministre, un hommage virtuel rendu au Pontife-roi.

Léon le Grand, nous dit l'histoire, arrêta jadis Attila, ce fléau de la terre, aux portes mêmes de

Rome. Un autre Léon non moins grand, l'orgueil de notre siècle, a pu courber sous sa main, sous la force toute-puissante de la vérité et de la justice, un second Attila, le chancelier de fer, ennemi juré du catholicisme, de la Papauté et de la France.

Il existe, Mesdames et Messieurs, un rapport d'harmonie, une secrète affinité entre les intelligences d'élite et les cœurs généreux. Et de même qu'aux premières n'échappe aucun des problèmes les plus importants et les plus ardus qui agitent la société, de même on voit les seconds se passionner pour toutes les grandes causes, gémir sur toutes les misères, aspirer à la défense de tous les droits méprisés. L'histoire des Papes, qui n'est autre que l'histoire de l'Eglise, nous en fournit de nombreux exemples. C'est l'Eglise qui, par ses pasteurs, ses évêques, ses Pontifes, a levé au-dessus des peuples l'étendard de l'émancipation sociale ; c'est elle qui, comme l'ange envoyé jadis à S. Pierre, est descendue avec tendresse dans les cachots de l'esclave et a fait tomber ses fers.

Léon XIII est fils de l'Eglise ; plus que cela, il en est le chef. Il en a toutes les lumières, tout le dévoûment, tout l'amour. C'est pourquoi, se tournant un jour vers le monde civilisé, avec quelle sublime éloquence on l'entendit jeter aux nations ce cri de douleur et d'angoisse : " Jusques à quand l'humanité régénérée dans le sang du Christ laissera-

t-elle une partie d'elle-même—cette pauvre race africaine—traîner sur les marchés comme un bétail de vil prix ? " C'était le signal d'une levée d'armes, d'une véritable croisade anti-esclavagiste, et si ce beau mouvement né du cœur d'un Pontife privé lui-même de sa liberté, n'a pas produit tous les résultats qu'on en pouvait attendre, il a du moins éveillé l'attention de l'Europe et provoqué à plusieurs reprises l'action des gouvernements.

C'est le même sentiment d'humanité et de justice, le même souci de la dignité, de la grandeur de l'homme, qui a fait de Léon XIII un ami dévoué de la nation martyre. Ce que l'Irlande désire, ce qu'elle demande au droit commun, à la liberté, à la civilisation, Léon XIII le désire et le demande pour elle. Ses actes l'ont prouvé, ses paroles [1] en font foi. S'il a cru devoir censurer le crime et la violence, c'était pour mieux dégager d'ombres compromettantes une cause si noble et si pure, et le jour qui verra s'ouvrir pour la race longtemps malheureuse, dans le libre exercice de son autonomie, une ère de prospérité, de félicité nationale, sera pour Sa Sainteté un jour d'émotions vives, aussi vives et aussi profondes que celles qui firent battre, à l'heure de son triomphe, le cœur du grand O'Connell.

A la vue des évènements dont nous sommes les témoins, de l'attitude de Rome dans toutes les

1—Voir les lettres de Léon XIII à l'épiscopat irlandais.

graves questions du monde social moderne, n'a-t-on pas dit, Mesdames et Messieurs, que Léon XIII était démocrate ?

Je n'ai ni la mission ni la prétention de parler au nom du chef de l'Eglise et de formuler ici pour lui une profession de foi politique. J'ignore ses vues personnelles. Ce que je sais, c'est que St-Thomas, cet oracle du moyen âge, auquel le Pape actuel se plaît à emprunter ses doctrines les plus lumineuses, enseigne positivement la supériorité de la monarchie — d'une monarchie sagement tempérée — sur toute autre forme gouvernementale. Ce que je sais encore, c'est que la Papauté est elle-même une monarchie dont le chef règne et gouverne, et que le Pape Léon XIII en exerce les pouvoirs dans toute leur plénitude. — Quant à l'Eglise dont l'unique but est de sauver les nations, indépendante de tous les partis, elle les domine de toute la hauteur de sa céleste origine : elle ne fait pas les pouvoirs humains, mais elle les couvre du respect qui seul peut maintenir et consolider la paix publique. Et si, au lieu de couronner les Charlemagne et les Louis IX, nous la voyons aujourd'hui bénir la démocratie, si cette main qui faisait jadis couler sur le front des rois l'huile consécratrice s'applique maintenant avec un soin plus jaloux à régénérer le front du peuple, à sauvegarder sa foi, à diriger sa marche, à consacrer le fruit de ses sueurs, à répandre sur ses plaies

le baume réparateur des divines consolations, non, Mesdames et Messieurs, ce n'est pas l'Eglise qui a changé. Ce qui a changé, c'est le monde ; ce sont les empires, ce sont les nations dans lesquelles la classe populaire, brisant avec effort les liens hiérarchiques de l'ancien ordre social, a créé une nouvelle puissance qu'il importe de contenir dans les limites du devoir, si on ne veut pas que cette force, aveugle et indomptée, rejetant toutes les traditions et s'émancipant de tout frein, finisse par tout renverser dans sa course impétueuse et par ensevelir la société sous les ruines.

Léon XIII, esprit perspicace, a compris ce besoin des temps, et aussi, sans négliger de donner aux monarchies, là où elles existent, toute l'attention qu'elles méritent, il suit d'un regard inquiet, profond et vigilant, le mouvement ininterrompu du flot démocratique.

Nous avons vu quelle science, quelle charité, quel zèle il déployait naguère dans l'étude importante et de plus en plus nécessaire des questions économiques. C'est une joie pour le saint Pontife d'accueillir aux pieds de son trône, en audience solennelle, les foules ouvrières qu'un noble enthousiasme pousse chaque année vers Rome et de déposer dans ces âmes, par de sages et utiles conseils, la semence des enseignements contenus dans ses Encycliques.—Léon XIII a confiance en l'efficacité de la presse pour diriger

l'opinion. Aussi demande-t-il partout aux catholiques instruits de s'emparer de cette force, d'en faire une machine de guerre toujours prête, toujours redoutée. Il leur demande de mettre en action, pour le triomphe de l'Eglise, tous les ressorts de la vie publique. Il encourage les congrès, les associations catholiques générales et particulières, tout ce qui peut agir sur les masses.

C'est le propre des hommes de génie d'étonner par l'imprévu de leurs résolutions. Désespérant de voir en France, pour le moment du moins, l'antique dynastie royale réapparaître sur le trône et renouer la chaîne des traditions religieuses, que fait le Pape-diplomate? Il s'adresse aux catholiques ; il les supplie, il les conjure de changer de tactique, de suspendre leurs dissentiments et, ralliant dans un même effort toutes les âmes droites et honnêtes, de prendre pied sur un même terrain—le terrain constitutionnel—pour monter à l'assaut de la république sectaire, en déloger l'athéisme et y replacer Dieu. Là est le salut de la France.

Quelle que soit cependant sa vive sollicitude pour les peuples du vieux monde, il semble que Léon XIII éprouve pour l'Amérique, cette réédition de l'Europe, des sentiments de particulière complaisance. Le Canada n'a-t-il pas reçu de sa main bienfaisante, dans les honneurs princiers qui couvrent depuis six ans d'une auréole de pourpre le siège

archiépiscopal de Québec, le plus riche don que l'Eglise puisse faire à ses enfants ? Que dire des Etats-Unis, cette nation jeune encore où s'élaborent dans l'alliage d'éléments si divers les destinées les plus mystérieuses et qui par son caractère, par les progrès du catholicisme à côté des progrès non moins rapides du matérialisme, préoccupe à un si haut point l'attention du penseur chrétien ? Quelle conquête pour la Papauté, si celle-ci venait à soumettre au joug sacré de la foi cette fière démocratie ! Léon XIII cherche du moins à y créer ces premiers courants de naturelle bienveillance dont Dieu se sert, aux heures marquées, pour faire triompher sa grâce. Son action modératrice dans la question des écoles, l'institution toute récente d'une délégation permanente, les bénédictions qu'il envoie à la vaste métropole de l'Ouest et la part que lui-même prend à son exposition en voulant que des œuvres d'art, sorties du palais des Papes, aillent mêler leur gloire aux gloires industrielles et artistiques des deux Amériques, tout cela est de bon augure et ne peut que favoriser, dans une large mesure, les intérêts catholiques.

L'avenir inspire confiance, quand ce sont les clefs de St-Pierre qui en ouvrent les portes.

Ceux qui ont opposé le pontificat actuel au pontificat de Pie IX semblent n'avoir pas compris les sages dispositions et le jeu varié de l'opération

divine dans les actions humaines. Il y a un temps pour la lutte, les protestations indignées, les courageuses condamnations, et c'est quand la cité du mal se dresse orgueilleusement contre la cité du bien. Il y a aussi un temps pour la trève, la suspension au moins partielle des armes, et c'est lorsqu'il s'agit de relever les ruines amoncelées par la tempête. Pie IX a défendu l'édifice menacé ; Léon XIII le restaure. Le règne de Pie IX a préparé celui de Léon XIII, comme le règne de Léon XIII complète celui de Pie IX.

Grâce, en partie, au dogme essentiel de l'infaillibilité pontificale, solennellement défini par les Pères du Vatican, la Papauté, par le fait de l'accroissement de la foi et de la confiance parmi les peuples, a vu grandir et se fortifier au delà de toute espérance l'autorité de son nom. Jamais peut-être, à aucune époque, elle n'a joui d'une telle influence. Confinée dans un palais, elle est partout, elle remplit le monde. Les évêques, les prêtres, les fidèles lui sont unis par des liens indissolubles. Un seul mot tombé des lèvres du Vicaire de Jésus-Christ subjugue les intelligences, enchaîne les volontés. On bénit ses conseils ; on exécute ses ordres. Un schisme serait impossible. Ce prestige s'étend même en dehors des sphères catholiques, et l'esprit transcendant, fascinateur, centralisateur du successeur de Pie IX, si bien fait pour servir d'organe à un magistère

infaillible, réunissant comme dans un foyer toutes les lumières, toutes les énergies, toutes les forces spirituelles, intellectuelles et morales, qui régissent l'empire des âmes, constitue à l'heure actuelle le centre d'attraction non seulement de l'Eglise, non-seulement du monde chrétien, mais aussi du monde politique, économique et social.

Encore un mot et je termine. Le Pontife, dont nous célébrons les fêtes jubilaires, personnifie dans les temps modernes le génie de la pensée et le génie de l'action. Ce double génie rayonnera comme un double soleil sur les âges à venir ; car Léon XIII est de ceux qui, fils d'un pays et d'une époque, appartiennent cependant à tous les pays et à tous les siècles. Sa doctrine est impérissable, son action indéfectible.

L'une et l'autre ont élevé sur les confins de notre âge un superbe monument, chef-d'œuvre de foi et de science, de charité et de vertu, admirable portique qui en s'ouvrant sur les temps nouveaux, sur le siècle qui va commencer, semble inviter toutes les nations, toutes les sociétés, tous les hommes, à venir chercher dans l'Eglise du Christ, ce temple de l'humanité, cet immense panthéon des peuples, tout ce qui est beau, tout ce qui est grand, la paix, la sécurité, la gloire, la puissance, le progrès véritable et la véritable civilisation.